

la carte blanche

Jacques De Decker

Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises de Belgique« C'est Mozart
qu'on assassine »

La phrase de Saint-Exupéry s'impose face à la décision insensée qui vient de frapper le Théâtre de la Monnaie de manière aussi brutale qu'arbitraire. Pourquoi tant de mépris, d'ignorance, voire de haine pour Bruxelles-la-Belle ? Sur quels complexes, ressentiments, jalousies se fonde cette attitude ? Bruxelles est-elle vraiment une ville maudite ?

La formule peut paraître excessive, voire démagogique, tendance qui est souvent adoptée ces temps-ci. La phrase de Saint-Exupéry s'impose pourtant face à la décision insensée qui vient de frapper le Théâtre

de la Monnaie de manière aussi brutale qu'arbitraire. Elle est probablement fondée sur quelques idées reçues à propos de la culture qui semblent même avoir contaminé les plus hautes instances en la matière.

La première consiste à penser qu'une certaine forme de culture serait élitaire, à savoir antidémocratique.

Il se fait que celle que l'on désigne de la sorte englobe tout l'héritage humaniste de notre civilisation. Cervantès ? Elitaire ! Caravage ? Elitaire ! Strawinsky ? Elitaire ! Pour ne pas parler de Platon, de Saint-Augustin, de Goethe. Tout le socle de ce que l'on aimerait encore appeler

notre patrimoine est frappé de cet anathème.

Y a-t-il signe plus évident d'une détestation de soi, d'un reniement de ce qui nous a fait, de ce sur quoi notre mémoire et notre conscience collectives se fondent ?

L'Opéra de Bruxelles est un exemple par excellence d'instrument de conservation et de dynamisation de cette part de patrimoine que le théâtre lyrique illustre d'évidence : la rencontre

improbable de toutes les disciplines artistiques, illustration éclatante du génie de l'Europe. Situé, en plus, dans la ville qui rassemble la plupart de ses institutions.

Car La Monnaie n'est pas une salle comme une autre : elle est associée à notre histoire pour les raisons que l'on sait, et qui ne sont peut-être pas du goût de certains, mais surtout elle s'est hissée, grâce au binôme Huisman-Béjart, puis à cette triade prodigieuse composée de Mortier, Focroulle et De Caluwe, au premier rang des scènes lyriques de notre continent.

Dire que cette activité ne serait destinée qu'à une minorité est évidemment devenu, de nos jours, une aberration. Comme si on considérait que les rencontres de foot ne concernaient que leurs spectateurs pressés dans les tribunes. A la limite, ces sup-

porters, comme les amateurs rangés au parterre ou dans les balcons d'un opéra, ne constituent qu'une figuration. La consommation de l'opéra, de nos jours, se décline sur tous les supports possibles et imaginables, et rassemble des audiences sans précédent.

L'argument de l'étroitesse du public ne tient donc pas la route un instant.

Comparer le nombre d'auditeurs au concert de Nouvel An enregistré à Vienne chaque année et les millions de spectateurs-auditeurs qu'il rassemble grâce à l'audiovisuel permet d'avoir une approche véritablement pertinente et moderne de ces retombées.

Il en va de même des musées. Si les Hollandais viennent de rénover le Rijks d'Amsterdam et le Mauritshuis de La Haye, c'est qu'ils savent qu'ils seront visités désormais par tablettes interpo-

sées aux quatre coins du monde.

Pour s'assurer ce succès, la condition première est la qualité.

Il y a désormais une compétition sans précédent entre théâtres lyriques, qui met Covent Garden en concurrence avec la Scala, la Bastille avec Bayreuth. La Monnaie, avec, ses moyens dérisoires comparés à ceux de ces rivaux, était arrivée à se faire admettre dans ce club très fermé.

Réduire ses capacités, c'est la faire passer de première division en énième promotion, et entraîner, du coup, la réduction brutale de diverses valeurs ajoutées, qu'elles soient économiques, touristiques ou symboliques (ô, le vilain mot !).

Une ville, aujourd'hui, attire par la qualité de ses lieux de culture.

Il suffit de se rendre à Anvers ou à Gand, à Liège aussi, pour voir avec quelle ardeur on y a veillé à renforcer les joyaux artistiques : salles d'exposition, de concert, de spectacle...

Bruxelles, la plus citée des cités, est aussi la plus mal aimée

par les décideurs qui pourraient accompagner son succès évident de ces atouts inestimables que sont les grands leviers culturels, et leurs infrastructures sous toutes leurs formes.

Bruxelles-la-Belle n'est perçue ainsi que par les poètes, les rêveurs, et quelques entrepreneurs inventifs, pas par ceux qui ont véritablement son destin institutionnel en main et qui semblent préférer la réduire au format d'une sous-préfecture.

Pourquoi tant de mépris, d'ignorance, voire de haine ? Sur quels complexes, ressentiments, jalousies se fonde cette attitude ? Bruxelles est-elle vraiment une ville maudite ? ■